

Les légendes du pays des fils d'Agohao

Armour Landry

Number 35, Summer 1964

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/58464ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

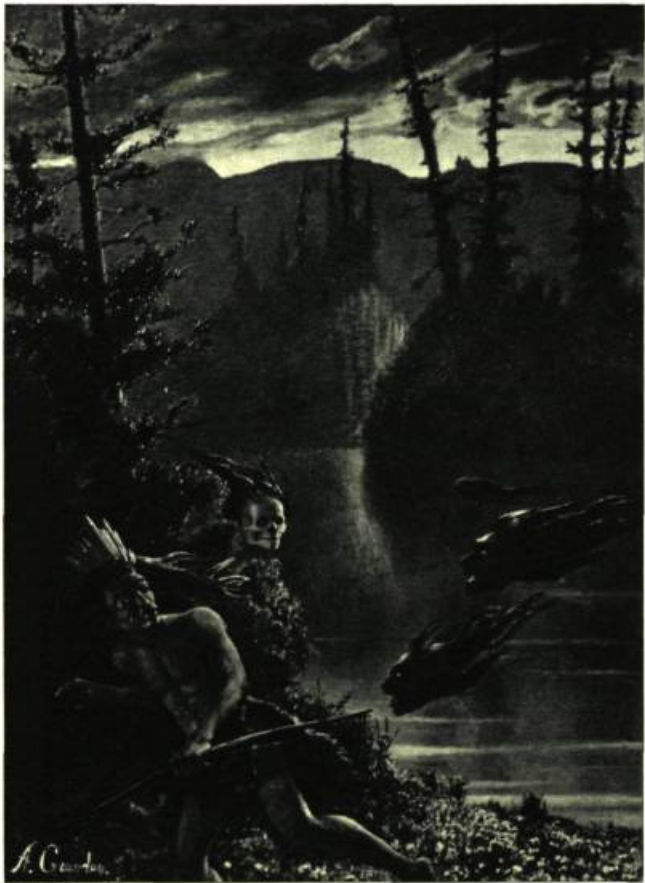
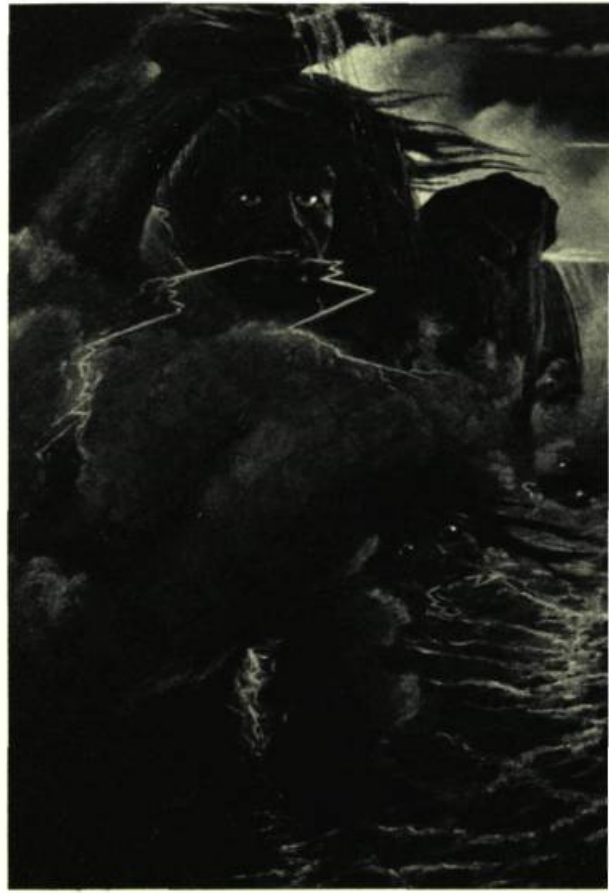
[Explore this journal](#)

Cite this article

Landry, A. (1964). Les légendes du pays des fils d'Agohao. *Vie des Arts*, (35), 30–33.



1 -



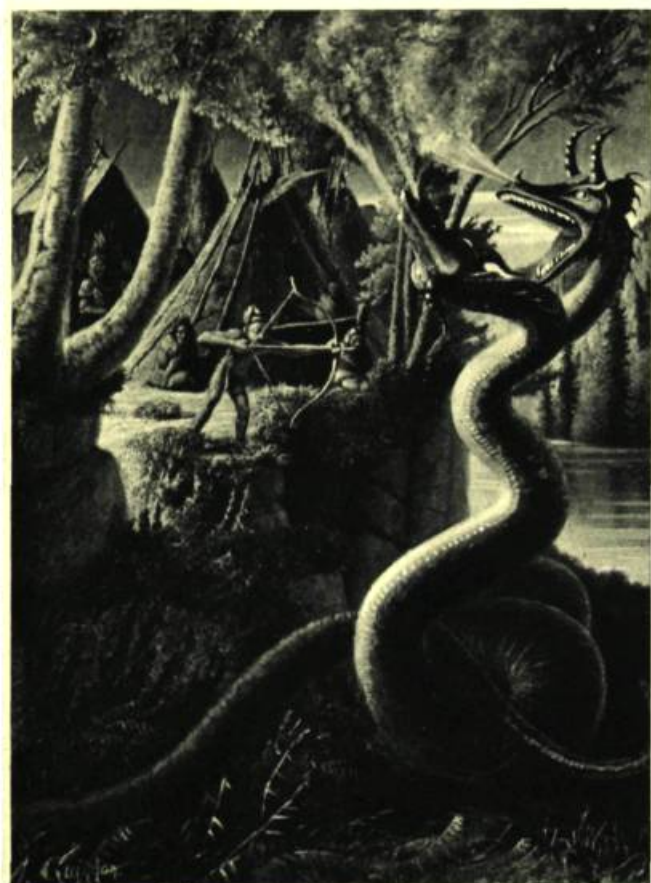
A.C. ...

2 -



LES LÉGENDES DU PAYS DES FILS D'AGOHAO

**Texte et photos
d'Armor Landry**



5 —



6 —

1 — L'ascension d'Agobao. Aucune terre n'émerge encore de l'océan où voguent les six premiers hommes, déjà leurs cheveux grisonnent et ils n'ont point d'épouses.

La perspective de mourir sans postérité les afflige. Cependant, les oiseaux disent, en leur langage, qu'il y a dans le ciel une femme.

On délègue Agobao pour l'aller chercher. Ce patriarche des Iroquois vole à la conquête de la céleste Attabentsic. Les aigles et les vautours lui servent de coursier.

2 — Le fléau des têtes. Les descendants d'Agobao et d'Attabentsic sont décimés par plusieurs fléaux.

Des têtes humaines, souvent décharnées, et roulant des yeux de feu, voltigent au-dessus des eaux, à la lueur du crépuscule, et une peste homicide émane de ces lugubres libellules.

3 — Le dieu du tonnerre. Le dieu géant du tonnerre et ses fils ont leur orageux palais sous le Niagara.

Ils en sortent pour vomir des éclairs et lancer la foudre à travers les nuages, ébranlant les échos et semant la terreur chez les enfants d'Areskou.

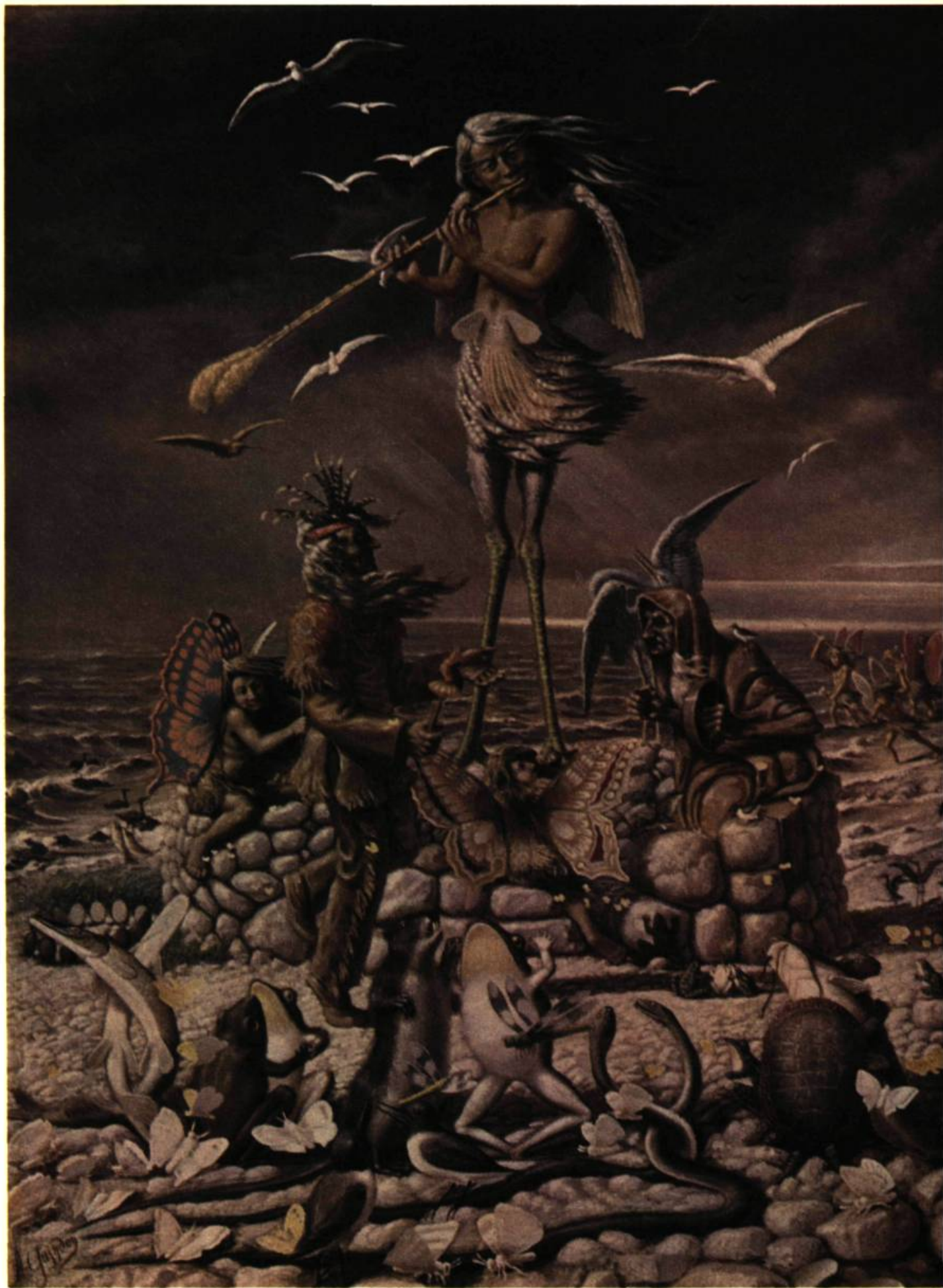
4 — Le serpent foudroyé. C'est au lac Ontario. Un serpent gigantesque arborant au sommet de la tête de menaçantes cornes se promène à la surface des eaux, la gueule béante, exhibant d'affreuses dents crochues.

Le soleil et la lune, tour à tour, sont témoins de l'engloutissement de ses victimes dans son immense flanc onduleux.

Mais, une fois, il s'aventura trop près du torrent impétueux des chutes où l'attendait l'Esprit du tonnerre qui le foudroya.

5 — Le bicéphale et la flèche enchantée. Le village de Tsounon-touan est juché sur la colline de Guennondawa. Un immense serpent à deux têtes l'a fait prisonnier dans ses anneaux, et l'empoisonne de son haleine venimeuse. La ruse, la magie, la bravoure, ont épuisé leurs moyens, et les deux gueules béantes soufflent toujours la mort. Mais un enfant s'approche, souriant, près du monstre, puis subitement lui décoche une flèche enchantée qui lui va droit au cœur. Il reste au monstre encore un peu d'énergie et il va mourir dans le lac voisin, des abîmes duquel il était sorti.

6 — Le bain des squelettes. Des squelettes d'hommes, victimes des monstres, se baignent, le soir, dans le lac Tengtou, et assis sur la berge font sécher leurs os trempés.



Les tableaux de M. Arthur Guindon, sulpicien, sont plus que de simples anecdotes sur des légendes iroquoises. Pour un Iroquois, l'oeuvre relève directement du réalisme fantastique puisque ce merveilleux fait en quelque sorte partie de sa vie de tous les jours. Pour un Blanc, c'est ni plus ni moins que du surréalisme, un peu mièvre par sa forme peut-être mais combien puissant par sa signification picturale.

Ce surréalisme, qu'on ne s'attendrait pas du tout à voir chez ce clerc, s'intègre à cette forme de représentation de l'art universel, qu'il s'agisse de certaines peintures pariétales africaines, des monstres de Jérôme Bosch ou encore des fantasmes du moderne Dali. L'impression ressentie à la vue de ces toiles est encore renforcée par la couleur où les gris, les bleu sombre et les blancs dominant pour nous faire entrer dans un domaine fantasmagorique et quelque peu wagnérien où l'humain ne conçoit plus un monde terre à terre mais un univers livré à une certaine transcendance de l'esprit, de l'âme, voire même de l'intellect. Il est simplement dommage, en un sens, que ces tableaux soient exposés dans un des coins les plus sombres du musée Notre-Dame: ils mériteraient d'être mieux mis en valeur, même si leur facture ne révèle pas la main d'un maître ès arts picturaux.

J. de R.

Rakso, tak-wa-ka-ra-ton-has ne Agohao!

"Grand-père, raconte-nous l'histoire d'Agohao" . . . demande toute une ribambelle de jeunes Iroquois aux yeux mutins et à l'intelligence avide de merveilleux. L'aïeul accroupi et adossé au mur de sa cabane tire de grosses bouffées de sa longue pipe d'écume-de-mer. Il a sur son visage toute la sagesse du monde, de son monde à lui . . . D'une voix basse, un peu sourde, le vénérable vieillard raconte alors l'histoire d'Agohao, le père de tous les hommes!

A l'arrivée de l'homme blanc sur la terre d'Amérique, la famille iroquoise habitait alors sur un territoire, encore assez mal défini, situé au sud-ouest du Québec, autour du lac Ontario et dans la partie nord de l'Etat de New York. Dès le XVII^e siècle, plusieurs chroniqueurs de la Nouvelle France parlent de ces fils de la grande forêt, comme Sagard, de La Potherie, Lafitau et la vénérable mère Marie-de-l'Incarnation (dans ses lettres à son fils Dom Claude Martin, abbé de Marmoutier, près de Tours, en France).

Tous les Indiens, depuis le Rio Grande jusqu'au Grand Lac des Esclaves, possédaient un certain nombre de coutumes en commun. Mais chaque grande famille indienne, Iroquois ou Algonquins par exemple, gardait son folklore particulier. Comme il vivait envouté dans cette immense forêt mystérieuse, parsemée de longs et bruyants cours d'eau, l'Indien à l'imagination vive peuplait son domaine d'un monde de spectres et de fantômes. Tous les phénomènes occultes de la nature, le vent, la tempête, la foudre, deviennent matière à créer le merveilleux. Aujourd'hui, on dirait que cet enfant des bois vit une vie pénible, constamment sur le qui-vive et luttant pour sa survivance. Donc pour se défouler, il imaginait sans cesse de nouvelles figures de danse au rythme endiablé et chantait jusqu'à l'épuisement complet afin d'invoquer les esprits d'être favorables à la chasse, à la pêche, à la guerre. Et la tradition indigène abondait en croyances naïves de toutes les sortes.

Apothéose du génie du Lac des Deux-Montagnes.

Mais hélas! nous assistons à la disparition progressive de cette période qui relève maintenant de la légende. Cependant, à Ottawa, aux Archives nationales, on a pu recueillir une partie assez considérable de cet héritage indien, grâce aux travaux de Marius Barbeau et, à Québec, de Jacques Rousseau. Pourtant il n'est pas trop fort de dire qu'un seul historien, modeste et sans prétention d'érudition, a eu l'audace d'illustrer sur la toile plusieurs légendes populaires iroquoises. Il s'agit de M. Arthur Guindon, prêtre de Saint-Sulpice, qui a vécu de 1864 à 1923. Ses peintures, presque inconnues, sont conservées avec soin et exposées au musée de l'église Notre-Dame, à Montréal.

M. Guindon était un homme costaud au visage anguleux qui, dans sa jeunesse, travailla dans la forêt; il n'entra dans les ordres qu'assez tard dans sa vie. Cet homme rude avait une âme de poète, d'artiste. A la fin du séjour habituel de tout étudiant sulpicien à Issy-les-Moulineaux, près de Paris, M. Guindon revint au pays après avoir rempli ses yeux des grandes richesses artistiques de la Ville Lumière. On dit qu'il avait déjà commencé à peindre mais on n'en a aucune preuve. Professeur au séminaire de Montréal et vicaire à Notre-Dame, il retournait fréquemment en forêt — tropisme ou atavisme — et s'intéressait beaucoup à l'histoire indienne. Il s'acquit de précieuses amitiés chez les Iroquois d'Oka et de Caughnawaga. Il rendit aussi visite à quelques amis missionnaires chez les Algonquins, dans le Grand nord du Québec. Au cours de ses voyages, il recueillit de précieux renseignements sur la vie et le folklore indiens et en ramena des documents dont une grande partie resterait encore à mettre à jour.

Il nous a laissé la source de son inspiration pour ses peintures, oeuvre marquante de sa vie, qu'il a puisée dans un petit volume intitulé *En mocassin*, document riche d'histoire et de poésie, mais aujourd'hui complètement introuvable.

Les tableaux de cet artiste autodidacte sont un reflet de sa personnalité. Esprit observateur, connaissant à fond la flore et la faune du pays iroquois, il rend avec vigueur sur la toile le jeu tranché des couleurs de cette forêt nuancée. Il reproduit avec fidélité les mélèzes, les grands pins, les eaux mouvementées des lacs — particulièrement au soleil couchant — et il agrémenté son image d'effets multicolores grâce à la reproduction de la flore des sous-bois. Mais là où son imagination dénote une belle fécondité, c'est quand il exprime avec une vitalité débordante la légende qu'il illustre. Cependant il reste toujours dans les limites de la tradition iroquoise.

Dans ces tableaux, on sent bien l'absence de métier mais elle est compensée par la vigueur du sentiment de l'artiste et par la fraîcheur remarquable de la scène. Le dessin et la couleur nous permettent de bien identifier le pays qu'il a longuement parcouru et illustre de manière saisissante l'action fantasmagorique de telle ou telle légende. D'ailleurs, à la grande satisfaction de M. Guindon, ses amis iroquois ont applaudi à son oeuvre et se sont reconnus à travers ces toiles.

L'abbé Guindon ne sera jamais considéré comme un maître mais il vaut la peine de voir ce qu'il a peint. On y découvre une honnêteté rare d'historien et de poète. C'est aussi un érudit qui a voulu sonder l'âme de ses amis, les fils de la Grande forêt.

A.L.